

La pataphysique plus que jamais

Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique, de Line McMurray, Liber, 208 p.

Sébastien Simard

Numéro 186, septembre–octobre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, S. (2002). La pataphysique plus que jamais / *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique*, de Line McMurray, Liber, 208 p. *Spirale*, (186), 38–39.

LA PATAPHYSIQUE PLUS QUE JAMAIS

QUATRE LEÇONS ET DEUX DEVOIRS DE PATAPHYSIQUE de Line McMurray
Liber, 208 p.

DANS le discours médiatique de l'après-11 septembre, une expression est régulièrement revenue à nos oreilles : *la réalité dépasse la fiction*, lançait-on un peu partout. Lieu commun, certes, mais rarement a-t-on vu l'atroce dureté du réel frapper au point qu'il faut désormais parler d'une nouvelle ère, d'une rupture. Par la force des choses, le pataphysicien amateur que je suis s'est demandé : que reste-t-il maintenant ? Peut-on encore avoir l'impertinence de penser « pataphysique » après des moments aussi tragiques ? Peut-on être à nouveau créatif après tant de destruction, aussi bien humaine et matérielle que sur le plan de notre perception du monde ? Une réponse à ces interrogations m'est d'abord venue en lisant un texte de Jean Baudrillard, publié dans *Le Monde* du 2 novembre dernier. Parlant des attentats de New York, Baudrillard affirmait que nous avons affaire « à l'événement absolu, la "mère" des événements, à l'événement pur qui concentre en lui tous les événements qui n'ont jamais eu lieu ». À ces mots, le déclin s'est fait : comme la pataphysique, qui est la science contenant toutes les sciences, le 11 septembre serait l'événement contenant tous les événements. Un événement globalisé, en somme. Nous venions d'entrer alors dans une ère nouvelle, mais laquelle ? Une ère où réalité et fiction, placées sur la même échelle de valeur, nous apparaissent comme fondues en un même phénomène, un même paradigme où l'être humain se sent plutôt désarçonné : quelle est donc ma place dans le réel si ce réel a l'air aussi irréel ? Devant ces événements, le pataphysicien observe à distance ce qui est « l'exception de soi », il s'étonne et synthétise, accueillant la folie médiatique par ce « rire blanc » qu'Alfred Jarry, au tournant du xx^e siècle, portait déjà sur son époque.

Moins d'un mois après les attentats de New York, et à l'orée d'un nouveau conflit international, paraissait le livre de Line McMurray, *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique*, aux éditions Liber. Là encore, mon idée s'est vue confirmée : même après les attentats du World Trade Center, la pataphysique surgit toujours au moment où on l'attend le moins. Grâce à Line McMurray, Luminescence de l'Académie québécoise de pataphysique, « arpenteuse des neiges » et Commandeur Exquis de l'Ordre de la Grande Gidouille du Collège de pataphysique (que

d'honneurs!), nous avons entre les mains le livre-synthèse que tout pataphysicien en herbe ou aguerrri attendait. Non pas seulement parce qu'il présente le côté « tout-ce-que-vous-avez-toujours-voulu-savoir-sur-la-pataphysique », mais également parce qu'il constitue une vision personnelle de cette conscience particulière, une lecture incitant à la réflexion.

C'est en lisant les premières pages, traitant notamment du Père Ubu — personnage archétypal du fondateur de la pataphysique, Alfred Jarry, ici très bien analysé —, que l'on constate la pertinence de ce livre. Par exemple, à partir du parallèle assez connu entre Ubu et les grands dictateurs du xx^e siècle (« de Hitler à Ceaucescu »), nous pourrions insister sur le fait que, de nos jours, il y a moins de ces Ubus individuels, mais de plus en plus d'Ubus globalisés, de sociétés ubuesques. Ainsi, l'hégémonie américaine sur le monde peut nous apparaître comme étant la grande dictature de notre époque; la société états-unienne, immature et égocentrique, société qui, comme Ubu, « construit sa réalité à partir de son égocentrisme », reste essentiellement axée sur le corps (la tyrannie du paraître) et ses fonctions (incorporer/consommer et déjecter/jeter). La *merdre* n'est pas loin; elle est en somme autour de nous et, comme nous l'a fait savoir Daniel Accursi (notamment avec *Merdre*, aux Presses universitaires de France, 2000), cette *merdre* s'inscrit bien dans le courant actuel de la mondialisation, qui est en soi inconsciemment pataphysique par son caractère ubuesque. La pataphysique conscient — devenant ainsi critique de la pataphysique inconsciente — serait alors de reconnaître l'empreinte du Maître des Phynances sur le monde.

Une pensée sans dogmes

À l'opposé des courants mondialisants, la pataphysique se présente comme un antidogmatisme. À titre d'exemple, là où le surréaliste André Breton pouvait apparaître comme un Père Ubu de l'intellectualisme français — assimilant ou excommuniant les adhérents à son mouvement érigé en doctrine —, la pataphysique se présente plutôt comme une pensée libre, créatrice, ayant certes ses fondateurs et ses maîtres, mais qui n'ont jamais eu d'emprise

despotique sur une école en brandissant des idéologies de petit livre rouge, comme s'il s'agissait de vérités intouchables. La pataphysique est une façon d'appréhender le monde qui n'implique que l'individu percevant ce monde, avec toute la subjectivité et le détachement que suppose ce regard. Même au sein de leur institution (rappelons qu'il existe un très officiel Collège de Pataphysique), les pataphysiciens restent libres de leurs idées, car cette institution se présente comme une parodie de structure sociale hiérarchisée, puisque de toute manière « la société demeure en soi une institution imaginaire ». Ce qui fera dire à Ionesco, dans un entretien accordé à l'auteure, que les membres du Collège se réunissaient généralement « pour un dîner et [...] parlai[en]t très amicalement de tout à fait autre chose que de la pataphysique. La pataphysique était une activité intérieure ». Parler de la pataphysique s'avère donc impossible; on ne parle pas de pataphysique, on parle plutôt de quelque chose à partir d'un point de vue pataphysique. D'où la difficulté primordiale à l'expliquer, à la définir précisément. D'où encore la nécessité d'un tel livre dans lequel l'entretien avec l'auteur de *La cantatrice chauve* est particulièrement éclairant pour saisir les implications philosophiques de la pataphysique.

La pataphysique : farce pour les uns, courant exclusivement littéraire pour les autres, manière de vivre pour ceux qui savent. Dans le premier cas, il y a dans la pataphysique une dérision, un humour, une impertinence anticonformiste, une part de subtilité ironique ou de canular grotesque — mais pas seulement. Dans le deuxième cas, il est vrai qu'on associe la plupart du temps la pataphysique aux écrivains qui l'ont pratiquée : les Jarry, Vian, Queneau — mais on oublie les mathématiciens de l'Oulipo (François Le Lionnais en tête), Duchamp ou Klee en arts visuels, Satie en musique, de nombreux philosophes, d'Épicure à Deleuze... Il y a ceux, enfin, qui font de la pataphysique comme ils respirent, qui envisagent la science des solutions imaginaires comme une manière de comprendre le monde, de percevoir l'univers au-delà de la métaphysique, et qui y voient une prédisposition à la créativité, à une existence qui s'apparente au zen.

C'est à cette vision de la pataphysique que nous convie Line McMurray. Dans le sous-titre



Cabinet de curiosités (vue partielle de l'installation) de Claudie Gagnon, 2000

Ivan Binet

apparaît une autre idée qui s'accorde avec la conjoncture actuelle : « *Créativité et culture de la paix* ». Dans cette perspective, l'auteure donne une « utilité », si l'on peut dire, à la pataphysique, que l'on a souvent définie comme une « science de l'inutile » ; en effet, par la pensée pataphysique, nous nous retrouvons devant une façon particulière d'appréhender la créativité — autant artistique que sociale — comme une manière d'atteindre à l'épanouissement de l'être, permettant à l'individu de trouver une paix intérieure qui débouchera par conséquent sur une paix extérieure.

D'ailleurs, la société actuelle a tout à apprendre de la pataphysique : c'est en laissant l'ego de côté que l'on peut porter un regard neuf sur les choses et lancer ce fameux « *rire blanc* » face au monde dans lequel nous vivons. Pour étayer ses théories, l'auteure use de nombreuses citations — de Raymond Queneau à Krishnamurti, en passant par Michel Serres, Guattari, Watzlawick, etc. — et nous entraîne dans une description de la pataphysique hautement documentée, presque étourdissante. Rarement a-t-on parlé de la pataphysique de façon aussi sérieuse.

Vers l'exception de soi

La surabondance de citations peut agacer le lecteur, mais on peut y voir un indice du caractère englobant de la pataphysique : en dehors de soi, donc, c'est-à-dire en dehors des propres théories de l'auteure, il y a d'autres théories qui s'accordent avec celle exposée ici, d'où le collage de longues citations, une manière de faire entendre

les voix multiples se réclamant ou non de la pensée pataphysique. Ainsi, l'essayiste illustre ce qui est l'essence même du créateur, « *un être attentif se positionnant dans l'exception de lui-même pour devenir sensible à la masse informationnelle d'où il puisera éventuellement un projet de création [...] tout en redonnant à l'affluence d'informations ses lettres de noblesse* ». Dans la surdose d'informations qui caractérise notre époque, il faudrait plutôt voir un germe de la création, ce qui rappelle l'esprit de synthèse propre à l'école symboliste de la fin du XIX^e siècle (Jarry est d'ailleurs issu de ce courant, et notre tournant de siècle pourrait bien en être l'héritier). De l'affluence d'informations vient également la grande diversité des auteurs cités : au risque de s'éparpiller, l'auteure nous montre que la pataphysique ne se limite pas uniquement à la pratique de pataphysiciens reconnus, mais englobe aussi des théories contemporaines, comme le management, la schizoanalyse, les sciences cognitives et la communication. Aussi, rien ne se perd, tout est à créer : ce que l'on perçoit du monde ne sert qu'à alimenter notre perception, et par là, notre créativité.

C'est alors par la voie de la créativité que le pataphysicien s'actualise : Line McMurray, pour expliquer le processus créatif associé à la pensée pataphysique, se sert d'un vocabulaire néologique assez unique — et un peu farfelu, par son « *effet rythmique voire rhétorique entre "affluence", "influence", "fluctuation" et "fluoraison"* » —, qui sert d'assise à sa théorie pataphysique et aux solutions qu'elle tente d'amener par

ses « *deux devoirs* ». Par le processus global du « *détonnement* », dans lequel on retrouve l'« *étonnement* », les « *détonateurs* », les « *atonnements* » et les « *détonations* », on en vient à comprendre le processus de compréhension du monde qui s'opère chez le pataphysicien comme une sorte de mouvement d'interprétation créateur de sens, par lequel l'être percevant « *se doit de se considérer et de se sentir à tout instant comme ayant le tonus d'un touriste en voyage au pays des flux. Un vacancier en vacance de son ego* ». Par « *flux* », McMurray entend la « *sensibilité du créateur au mouvement* », ce mouvement qui garde l'esprit du pataphysicien alerte, un phénomène sémiotique créateur, inarrêtable, libérant la pensée des clichés, des mentalités toutes faites, des dogmes. D'où l'impertinence, essentielle et salutaire, que l'on associe généralement aux écrits de Vian et de Queneau, mais que l'on peut appliquer à notre vie de tous les jours.

Viennent les deux devoirs qui, en conclusion du livre, conduisent à un apprentissage de la sensibilité pataphysique, nous enseignant à voir le monde en « *passant par soi* » et en « *se passant de soi* », ce qui permet au pataphysicien de trouver sa place dans un monde qui autrement semblerait absurde et sans fantaisie. L'ouvrage de McMurray est inspirant car il expose la créativité comme un processus vital. Si la réalité dépasse la fiction, le pataphysicien, quant à lui, ne se laisse pas impressionner : la réalité est une fiction comme une autre.

SÉBASTIEN SIMARD